

Le chauffeur

Yvon Paré

Marie-Claire Blais a transformé ma vie d'écrivain. Normal que j'aie rêvé de la rencontrer pour lui parler de la place qu'elle occupe dans ma vie de *souffleur de mots*.

Je débarquais à Montréal, pour des études en littérature, en 1965. J'avais dix-neuf ans et ne lisais que des écrivains étrangers. Particulièrement Dostoïevski et Tolstoï. J'étais convaincu de devoir apprendre la langue russe pour devenir un véritable écrivain.

Marie-Claire Blais me donnait le droit d'écrire sur mon village. Je pouvais essorer tous les secrets de ma famille et les épingler sur la corde à linge.

Et il y a eu *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Tout le monde en parlait. J'ai lu ce roman, l'ai lu et relu. Ce fut la foudre qui dégringole dans la cheminée. Marie-Claire Blais me ramenait dans ma famille en me traînant par l'oreille pour punir l'enfant récalcitrant que j'avais été. Grand-mère Antoinette, c'était ma grand-mère Malvina et Jean Le Maigre était mon cousin tout écrianché dans son corps et qui toussait creux. Mon père pratiquait aussi l'art de disparaître dans les aquarelles de l'automne pour ressusciter à la fonte des neiges.

Marie-Claire Blais me donnait le droit d'écrire sur mon village. Je pouvais essorer tous les secrets de ma famille et les épingler sur la corde à linge. J'avais le droit de décrire les excès de mes frères, raconter les disparitions de mes tantes dans leur maison sans fenêtres et les rages de mes oncles qui voulaient abattre les piliers du ciel à grands coups de hache. Sans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, je n'aurais jamais écrit *La mort d'Alexandre* et *Les oiseaux de glace*.

Et elle m'a fait me tourner vers les écrivains du Québec. C'était facile de lire toutes les nouveautés en 1965. À peine une trentaine de titres par année. Cela allait changer, bien sûr, avec la Révolution tranquille. On a fini par écrire plus que l'on ne pouvait lire dans une année avec les cours de création littéraire qui se multipliaient comme des petits *Joe Louis* dans les collèges et les universités. C'est ainsi que je suis devenu disciple de Victor-Lévy Beaulieu, mon premier éditeur, de Roch Carrier, Gilles Archambault, Jacques Poulin, Suzanne Paradis, Noël Audet, Gabrielle Roy et Paul Villeneuve. Je les lisais en cherchant la cadence, le rythme idéal pour mes textes qui n'arrivaient jamais à garder leur équilibre. Je connaissais la destination, mais ne trouvais jamais le chemin pour m'y rendre. J'étais têtu et patient. J'avais appris à l'église en récitant les litanies jusqu'à ne plus sentir mes genoux pendant le carême.

Quand je suis devenu président du Salon du livre du Saguenay – Lac-Saint-Jean, j'y ai invité Marie-Claire Blais. C'était en 1996, trente et un ans après la parution d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Elle avait publié l'année précédente *Soifs*, un texte aventureux qui deviendrait l'architecture d'une fresque unique dans la littérature contemporaine. Ici comme ailleurs dans le monde. En janvier 2018, elle a fait paraître le dixième tome de cette série dense comme du chiendent. Près de 3 000 pages qui vous laissent au bord de la défaillance comme après un marathon.

À sa présence au Salon en 1996, j'avais cependant posé une condition : je serais le chauffeur attitré de madame Blais pendant son séjour au Saguenay – Lac-Saint-Jean.

Vacances en famille

J'ai passé l'été précédent sur une plage du lac Saint-Jean, les orteils dans le sable, à relire l'œuvre de Marie-Claire Blais. De *La Belle Bête* paru en 1959 jusqu'à *Soifs*. Plus ou moins dix-sept livres et quelque 2 000 pages de texte, l'aventure d'une vie. Je lisais devant les mouettes qui se demandaient si je n'étais pas en train de me changer en *Liseuse* de Fragonard ou en *Lecteur* de Daumier.

J'ai vécu en état d'ivresse pendant tout le mois de juillet et le mois d'août, me *droquant* à la prose de Marie-Claire Blais, jours de canicules ou d'orages. Peu importe les nuages et les merles, les vents et les bougonnements du tonnerre.

L'écrivaine fait éclater dans *Soifs* les corsets de la phrase, elle rive le clou à la ponctuation et plonge librement dans les remous de la langue française.

Quel plaisir de découvrir l'écrivaine dans ses premiers pas, de m'attarder dans les grandes renverses que sont *Les manuscrits de Pauline Archange*. Je crois bien que c'est avec ce livre-là que j'ai commencé à faire de l'arythmie cardiaque. Et que dire d'*Un joulonais sa Joulonie* dont on ne parle jamais. Madame Blais prend position sur la langue du Québec et se moque un peu de la croisade de Gaston Miron. Un roman abasourdissant qui m'a fait me sentir comme un *cabochon* ou un *cassé*. Quelle audace ! Il fallait avoir du courage pour écrire un tel roman en 1973. Et toutes les avancées et tous les reculs, les hésitations qui mèneraient à son œuvre la plus importante, cette série qui s'amorçait avec *Soifs*, cette grandiose symphonie avec si peu de points et de virgules.

L'écrivaine y fait éclater les corsets de la phrase, elle rive le clou à la ponctuation et plonge librement dans les remous de la langue